

ITINÉRAIRE DE VALBONNE À CHALAIS

Logiquement cet itinéraire aurait dû s'effectuer dans l'autre sens puisque Valbonne est l'avant-dernière abbaye de l'ordre chalaisien. C'est pourtant de Valbonne qu'est née en 1960 la grande aventure qui devait aboutir à la restauration de Chalais dans l'Isère, de Boscodon dans les Hautes-Alpes et de Notre-Dame de Lure dans les Alpes de Haute-Provence. Nous verrons comment cet itinéraire n'a pas été, tant s'en faut, le plus court.

En 1960 nous étions à Valbonne au sein d'une association culturelle quatre ou cinq passionnés d'art roman et d'archéologie à nous intéresser à l'église romane de Valbonne et au monastère adjacent. Nous mîmes en route un grand chantier de recherches à la fois historiques et sur le terrain. A cette époque, le visiteur entrant dans l'église pouvait se demander ce qu'elle pouvait bien avoir de roman, tant les nombreuses modifications faites au cours des siècles, du XV^e au XX^e, en avaient altéré la beauté : chœur Louis XV, très beau ; revêtements muraux de plâtre peint (XIX^e), sans valeur ; envahissement sulpicien ; chapelle latérale nord murée (XIX^e) : chapelle latérale sud amputée de son chevet par la construction d'une sacristie au XVII^e siècle ; élargissement des baies romanes de la nef, au sud ; construction d'une tribune à l'ouest.

Extérieurement, une tour-clocher à l'ouest (XIX^e) remplaçant le petit clocheton roman qui existait au transept, une chapelle au XVII^e siècle ancrée sur le mur nord de la nef, au détriment de ses fenêtres et de ses contreforts, puis, une construction masquant la somptueuse façade nord du transept, dont la fenêtre était murée. Au chevet, une construction devant la chapelle latérale nord, et cette triste verrue, la nouvelle sacristie, encadrant un chevet de splendide appareil, mais enfoui au ras des fenêtres, par 2 mètres 50 de terre rapportée, fruit d'inhumations dans l'ancien cimetière des moines, jusqu'en 1910, et du lessivage du versant nord de la vallée de la Brague, par les eaux de ruissellement, favorisé par l'absence d'agglomération jusqu'en 1519.

Dans l'abbaye, devenue simple prieuré de Lérins depuis le XIV^e siècle, nous retrouvons les mêmes altérations : de grandes ouvertures dans la sacristie romane et la salle capitulaire, pour en faire des écuries ; des appartements à l'étage du dortoir des moines, de profonds remaniements dans l'aile sud du XV^e au XVII^e siècle, par la création de nouveaux niveaux et par une surélévation ; création d'un pigeonnier au sud-ouest.

En somme, beaucoup de misères s'étaient abattues sur l'édifice roman mais qui n'empêchaient pas, à un examen attentif, de prévoir l'extraordinaire beauté de l'ensemble monastique.

Nous nous sommes mis au travail de 1960 à 1970, à deux bénévoles, Roger Seytre et moi même. Nous travaillions tous les dimanches après-midi. Nous avons d'abord, pendant huit ans, abaissé le sol du cimetière, au niveau roman, 2 mètres 50 plus bas, dégageant ainsi la somptueuse façade du chevet et la chapelle latérale nord : plus de 300 m³ enlevés couche par couche, selon des techniques archéologiques minutieuses. Dans le cloître, nous dégageons l'armarium claustrum muré. Nous retrouvons dans l'aile est le niveau roman de la sacristie, 60 centimètres plus bas et 1 m² de sol en terre cuite authentifié par un doublon d'argent frappé vers 1175. À l'étage, les cloisons sont démolies, l'appareil roman, retrouvé sous le plâtre, dans ce qui était la salle des archives ou la chambre de l'abbé, ainsi que dans la partie nord du dortoir des moines dont une partie des côtes étaient tombée, et dont nous retrouvons le niveau roman. En 1969 et 1970, nous travaillons dans l'abbatiale, enlevant le plâtre et nettoyant chaque pierre, à la brosse d'acier rotative, perchés sur une tour mobile de 14 mètres. Nous retrouvons le chœur roman avec son splendide autel et, sous un bel arc brisé, le siège de l'officiant ou de l'abbé. Nous rouvrons la chapelle latérale nord et retaillons une table d'autel identique à la table romane massacrée au XIX^e siècle. L'abbatiale redevient ce qu'elle est aujourd'hui, peut-être la plus belle église romane des Alpes Maritimes.

L'abbaye étant gravement menacée par les projets d'un promoteur à 30 mètres du chevet, nous lançons une campagne appuyée par une pétition de 1200 signatures, soutenue par Monsieur Jacques Thirion, professeur à l'École des Chartes, pour le classement d'urgence de cet ensemble monastique unique. Le classement est obtenu et dès lors les Monuments Historiques prendront en charge avec la Commune, devenue propriétaire des lieux, la restauration des bâtiments conventuels, qui se poursuit aujourd'hui (quatrième et cinquième tranche de travaux).

Nous sommes déjà en mesure de noter les principales caractéristiques du monastère. Les bâtiments monastiques sont organisés autour d'un petit cloître rectangulaire, qui était charpenté, à proximité immédiate de la Brague, au sud de l'abbatiale. Dans l'aile est nous trouvons en rez-de-chaussée, la sacristie romane qui donne dans l'abbatiale, puis la salle capitulaire plafonnée, le passage des moines ouvert sur le jardin, et une grande pièce, la salle des moines,

ou peut-être le chauffoir. À l'étage, la salle d'archives donnant dans l'église, le dortoir des moines, grande pièce voûtée en tuf de la Brague occupant le reste de l'aile est. L'aile sud abrite les communs : la cuisine, le réfectoire destiné aux moines, mais peut-être également aux convers, le cellier. À l'étage, dans doute l'infirmerie et le dortoir des convers. L'accès aux deux dortoirs se fait par un escalier extérieur en bois dans l'angle sud-est, donnant sur deux portes d'angle jumelles, séparées par un pilier central. L'aile ouest ne comporte pas de bâtiments, mais un simple mur de clôture où s'ouvre, à la jonction avec la nef, une grande porte cochère encore visible sur un dessin du XIX^e siècle. Hors clôture, il y avait un moulin à farine et un moulin à huile dont il reste quelques vestiges.

On est frappé par la différence d'appareil entre les zones d'habitation, simples lits horizontaux de moellons grossièrement équarris, en pierre rectangulaire, les seules exceptions étant les ouvertures de porte et les baies romanes finement taillées et jointoyées à la barbotine, et le côté nord du cloître formé par le flanc sud de la nef de l'abbatiale. Une porte, celle des frères convers (détail important) donne dans la première travée de la nef. À sa droite, un magnifique armarium claustrum, placard-bibliothèque double voûté en plein cintre. À sa gauche, un petit enfeu, dont l'usage n'est pas encore aujourd'hui évident, un sérieux sondage archéologique n'ayant rien donné. Pour certains d'entre nous, il avait à voir avec l'eau, mais ce n'est qu'une hypothèse, celle d'un enfeu funéraire n'étant pas à exclure. Dans le transept sud s'ouvre la porte des moines aujourd'hui murée. L'appareillage des pierres taillées finement et assemblées à mors vif est étonnant et rappelle, à n'en pas douter, celui de l'abbaye voisine du Thoronet. Il n'existe aucune marque de tâcheron.

À l'ouest, nous pénétrons dans l'église par un magnifique porche à trois voussures retombant sur des chapiteaux monolithes ouvragés. Les bases des colonnes sont enterrées et le sol roman se trouve 70 centimètres plus bas. Ce porche, seul élément d'ornementation de l'abbatiale, traduit une large ouverture au public.

L'abbatiale est en forme de croix latine, orientée à l'est. pourvue d'une seule nef sans collatéraux, largement éclairée au chevet de deux baies et d'une ouverture cruciforme, elle a une chapelle latérale dans chaque croisillon du transept. Les voûtes légèrement brisées, dont les doubleaux retombent sur des consoles à deux degrés, s'appuient sur un cordon en quart de rond. La nef était largement éclairée de six fenêtres.

Hormis les 12 croix de consécration taillées, il n'existe aucun élément de décor susceptible de distraire l'attention religieuse, selon le vœu de saint Bernard. Le seul luxe est la perfection de la taille de la pierre en calcaire rose de Provence. Selon saint Bernard « on peut tirer du lait des pierres et du miel des rochers ». La phrase ne peut mieux s'appliquer qu'à Valbonne. Sylvain Gagnière, ancien directeur des antiquités, venu visiter, en 1970, l'abbatiale restaurée, s'écriait : « C'est plus terrible que Cîteaux ! ».

En 1960 personne dans le département ne connaissait la filiation réelle de l'abbaye. certains dataient la fondation de... 405! Tous les historiens locaux croyaient que Valbonne était une fondation de la grande abbaye voisine de Lérins en tant que simple prieuré, comme il s'en trouve en Provence. Or Lérins n'occupa Valbonne qu'en 1346 après une sentence papale. L'erreur provient peut-être, en partie, d'une mauvaise interprétation du *Gallia Christiana*. D'autre part, la grande ombre de Lérins (en 1400 l'abbaye semi ruinée fut attribuée à l'office d'ouvrier jusqu'en 1759, date à laquelle elle fut réunie à la mense conventuelle; le prieur de Valbonne, seigneur du lieu, pourvu du droit de haute et basse justice fut à l'origine de la fondation du village par l'acte d'habitation de 1519) planait sur le monastère qui figure encore aujourd'hui sur le cadastre sous le nom de Château. De même à Boscodon au XVIII^e siècle, les moines ignoraient, paraît-il, complètement la fondation chalaisienne de l'abbaye. De même à Chalais, je ne crois pas me tromper, les moniales dominicaines installées en 1963, songeaient plutôt à l'ancienne chartreuse et gardaient intensément le souvenir du père Lacordaire qui avait redonné vie à ce lieu monastique.

Pour nous l'origine cistercienne, gravée dans la pierre, était la plus probable et c'est tout naturellement que j'orientais mes recherches vers l'ordre de Citeaux dont j'étudiais l'architecture grâce au merveilleux livre de Marcel Aubert et aux quelques mille deux cents plans d'abbatiales en France et en Europe édités par le père Dimier. Assez dépité de ne pas retrouver Valbonne parmi les églises cisterciennes, j'écrivis à la commission d'Histoire de l'ordre de Citeaux à Aiguebelle. Le Père Jean de La Croix Bouton me répondit que cela n'avait rien d'étonnant et que Valbonne avait appartenu à un ordre bénédictin indépendant de Citeaux, sauf pendant une courte période, de 1162 à 1175, par l'affiliation de la maison mère Chalais, à l'abbaye cistercienne de Bonnevaux au diocèse de Vienne. Il m'envoya un article qu'il avait publié contenant en appendice une étude comparée de la *Charta caritatis posterior* cistercienne et de celle de Chalais très voisine¹. Cette parenté ainsi que la disposition des monastères chalaisiens explique l'affiliation temporaire à Citeaux durant treize ans, celle-ci n'étant rompue qu'à la demande des chartreux qui se pourvoient en cour de Rome contre l'implantation de Citeaux à leur porte. En bibliographie je trouvais *Les chartes de l'ordre de Chalais* de Jean-Charles Roman édité à Ligugé en 1923. par ce livre, je retrouvais la filiation de Valbonne qui n'était plus orpheline!

Dès 1962, j'écris à la prieure dominicaine d'Oullins qui m'annonce en 1963 l'installation de sa communauté dans le nouveau monastère de Chalais. En 1965, je réalise l'inventaire photographique et planimétrique des sites chalaisiens, m'aidant de la couverture de l'Institut géographique national, en stéréoscopie, pour les ruines à découvrir.

1. Conférence nommée lors du colloque de Valbonne. Ce texte conserve l'esprit oral du propos.

Dans le même été, je vais à Notre-Dame de Lure, à Clarescombe et à Boscodon.

Notre-Dame de Lure, cachée en forêt de Lure, en montagne, près d'une source, à proximité de Saint-Étienne-les Orgues est devenue une chapelle de pèlerinage ouverte deux fois l'an. Comme à Valbonne, l'abbatiale est recouverte de plâtre peint, avec sur le transept un décor amusant de rideau de théâtre. L'église est à chevet plat, avec une nef unique, une chapelle latérale aux deux bras du transept. Sur le flanc nord-ouest de la nef se trouve une salle voûtée en demi berceau qui devait servir soit de parloir soit de lieu de culte secondaire pour les pèlerins. Maintenant, classé Monument Historique, le site est l'objet de chantiers bénévoles annuels de restauration, sous le couvert de l'Association des amis de l'abbaye, qui assurent le nettoyage de l'abbatiale et la taille de pierre, notamment dans le chœur et les fenêtres romanes. Ils améliorent l'environnement avec le concours de l'Office National des Forêts. Un sondage fait au sud-est sous les éboulis a révélé la présence de deux chapiteaux du cloître à décor végétal, dont l'un en place.

Clarescombes se trouve près de Ribiers, près du torrent du même nom. Les ruines de l'abbaye permettent d'en établir le plan, identique à ceux de Valbonne et de Lure. Encore bien visible en 1975 et lors d'une visite en 1995, il ne reste, hélas, aujourd'hui pratiquement plus de pierres de parement, dégagées à la barre à mine et pillées.

Clausonne est un site de montagne accessible du village de Le Saix, près de Serres. On y accède, après autorisation, par un chemin forestier passant dans le défilé splendide du Guaraou. Implanté sur la rive gauche de la Maraize, il reste une partie des murs de la nef et du chœur rectangulaire. Une Association des amis de l'abbaye a vu le jour, qui s'est donné pour tâche la conservation et la mise en valeur des ruines. C'était très certainement le plan type chalaisien qui, peu à peu, se confirme. En 1965, les fenêtres du chœur étaient encore debout. L'association a réhabilité l'armarium et la porte des convers. Des travaux sont en cours...

L'abbaye de Boscodon, à 1150 mètres d'altitude, à 7 kilomètres d'Embrun, est devenue un hameau, partagé en de nombreuses propriétés. L'abbatiale, en 1965, sert de grange, de bergerie et de grenier à foin. Le chœur, clos, avec un étage, abrite les moutons, comme les bras du transept, les deux dernières travées de la nef sont occupées par un appartement sur pilotis auquel on accède par une fenêtre du flanc sud. Une Association des amis de l'abbaye se constitue en 1972, dans le but de remembrer l'abbaye, de la restaurer et d'y faire revivre une communauté. Des chantiers de bénévoles ont lieu chaque année. Le tout est classé monument Historique. En 1999, l'abbatiale, magnifique, la plus belle de l'ordre chalaisien, est entièrement restaurée, de même que l'aile des moines, à l'est et l'aile des officiers à l'ouest, plus récente. Il reste à refaire un bâtiment à la place de l'aile des convers, dis-

parue, au sud et le clocher roman dont la restauration est programmée. Une communauté, très vivante, anime le lieu, maintenant bien séparée de la partie visitable. Le plan chalaisien est respecté avec en plus une chapelle de l'abbé sur le flanc sud de l'abbatiale.

A une dizaine de kilomètres de Barcelonnette, dans un magnifique cirque de montagne, au bord du riu de la Blanche, le monastère de Laverq a disparu. Il ne reste qu'un morceau du chevet de l'église, avec une fenêtre romane, très archaïque. Il y avait, en 1965, un petit édifice religieux rectangulaire, qui a été rasé lors de l'élargissement du chemin. Une association existe.

Du prieuré de Saint-Maurice de Valserre, il ne reste rien. Seule, une chapelle de pèlerinage en perpétue le souvenir.

Poursuivant ma route vers Chalais, je m'arrête sur le site d'Albeval-Beaulieu. D'Albeval, détruite en 1219 par une gigantesque crue de l'Isère, il ne reste, sous le pont de Trélin, commune de Vinay, que quelques pans de murs en tuf. Reconstituée à Beaulieu, 6 kilomètres en aval, au lieu dit, Font-de-Beaulieu ou Le vieux cimetière, le monastère, ou ses ruines, a été rasé lors de grands travaux routiers. De maigres vestiges persistent : une fenêtre romane en remploi, un chapiteau et, dans l'église de Beaulieu, un bénitier.

J'arrive à Chalais. Il ne reste de l'abbaye qu'une partie de l'abbatiale, la nef a été démolie lors du sac du monastère par les huguenots en 1562. pourtant on retrouve le plan chalaisien avec son chœur rectangulaire, ses deux chapelles latérales aux croisillons du transept. (On ne peut pas dire que l'architecte chargé de la création du nouveau monastère ait particulièrement préservé les quelques vestiges romans de l'aile des moines!!!). Ce transept est voûté d'ogives soulignées par de minces tores qui viennent s'appuyer sur une magnifique clef de voûte. Il est relié à la nef par un puissant doubleau qui retombe de chaque côté sur une colonne engagée, qui s'arrête à un mètre soixante du sol, sur un culot orné d'une tête de fauve. Le tout est recouvert, comme à Valbonne, d'une couche de plâtre. Je participe aux premiers sondages. Je conserve des photographies de la restauration, où l'on voit sur des échafaudages les sœurs en jeans, jeunes et âgées, avec des lunettes de motocycliste pour se protéger de la poussière... Images un peu surréalistes!. L'abbatiale restaurée, avec ses voûtes en tuf blond, sa clef de voûte polychrome est inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques. Elle est plus ornée que les autres abbaitiales, différence qui tient sans doute à l'influence de l'école romane régionale de la vallée du Rhône.

Restent trois sites à visiter : ce sera pour 1966.

De Pailherol, il ne reste guère qu'un puits roman profond de 40 mètres et une toute petite chapelle avec un porche roman orné de la croix chalaisienne. Le reste a été rasé en 1960, lors de la construction du canal d'Oraison; les vestiges romans étaient sans doute inclus dans un château Empire.

Prads, mère de Valbonne, se trouve au pied du massif des Trois Évêchés, dans la vallée du riu de l'Aune, adossée à la forêt de Faillefeu. Il en reste d'innombrables pierres éparses réemployées dans des cabanes de berger; je trouve une colonnette du cloître dans le pré et, sous une cabane, servant de cave, les restes de la sacristie romane. Au sol, on voit nettement les traces du plan de l'abbatiale. C'est le plan, chalaisien avec, peut-être, une seule chapelle latérale au bras nord du transept. Une association est en cours de formation, le site étant menacé de constructions.

Je termine mon périple par l'abbaye de Pierredon, dernière née de l'ordre dans les Alpilles, sur la commune de Mouriès. C'est une propriété privée. J'y suis accueilli par le propriétaire dans une atmosphère absolument onirique. Après un chemin privé de quatre kilomètres, j'arrive à l'abbaye dont on voit l'abbatiale et son ravissant clocheton carré au transept. Une nuée de paons et de pigeons blancs couronnés s'envolent... A la place de l'abbaye a été construit un superbe château Empire. S'y trouvent un sanglier familial et... un grand duc apprivoisé! Pierre Martin-Roch, peintre et original, me reçoit en robe de bure, avec un ceinturon, et se pend à la cloche de l'abbatiale en mon honneur.

De l'abbaye romane, il reste le mur ouest de l'aile des moines, en bel appareil, bien visible dans le cloître et dans la grande remise. Au sud, un immense cellier, voûté en plein cintre, limite le monastère. Pierre Martin-Roch est aussi un amateur de pierres romanes et me montre dans son grenier des chapiteaux romans couchés sur la paille... comme de bonnes bouteilles, venant d'un peut partout, y compris de Vézelay! En pénétrant par la porte des convers, ouvrant sur le cloître où l'on voit un puits roman et un départ de voûte sur le mur sud de la nef, une légère déception m'envahit. Je suis dans une ravissante église romane à une nef, sans transept, pourvue d'une abside superbe, voûtée en plein cintre. Les murs latéraux de la nef sont renforcés d'arcs intérieurs, dispositions fréquente en Provence, dont l'un a, hélas, été évidé par le peintre, qui s'avoue confus! Mais une porte ouverte au nord dans l'abside donne dans ce que je vais découvrir comme étant le croisillon nord et la chapelle latérale nord de la première église de Pierredon. Les quarts de rond au départ des voûtes sont ornés de gracieux croisillons en X. Sur le pilier du transept est sculpté ce qui est peut-être un Arbre de Vie. Au dehors, à l'est; il y a l'emplacement du transept et je trouve les ruines d'un chœur rectangulaire, avec un tabernacle. La première abbatiale a du s'effondrer assez rapidement (ou peut-être n'a jamais été terminée), les deux églises paraissant dater de la première moitié du XIII^e siècle. Enfin, sur le flanc nord de la nef je trouve les fondations d'un gros mur parallèle qui fait penser au faux collatéral de Notre-Dame de Lure. En 1998, Pierre Martin-Roch décède et le domaine avec ses trois cent hectares est en vente, sans protection des Monuments Historiques, du moins à ce jour.

1996 et 1997 seront consacrés également à une série de conférences pour attirer l'attention sur l'art chalaisien : Valbonne et Grasse, Saint-Étienne-les-Orgues devant le Conseil municipal pour Lure, au Conseil général des Hautes-Alpes pour Boscodon, à la Maison de la Culture à Grenoble pour Chalais.

Finissons ce voyage par où il a commencé. A Valbonne, en 1995, j'ai pratiqué un sondage au niveau de la porte de l'actuelle et désolante sacristie. Sous trois couches d'enduits, je suis tombé sur une couche très ancienne. Sur le montant externe ouest, j'ai trouvé une ferrure qui semble prouver l'origine romane de cette porte : il s'agirait alors de la porte des morts, comme il en existe une à Chalais, ceci sous réserve d'investigations plus poussées. Visitant le grenier de la sacristie, j'ai pu constater sous une mince couche d'enduit que tout le flanc sud-est de l'abbatiale était intact et magnifique, tout rose, car protégé des intempéries. Rien ne s'opposerait donc, si les Monuments Historiques donnaient leur accord, à la suppression de la sacristie actuelle et de son grenier, sans aucune valeur, à la restauration du fond de la chapelle latérale sud et à la remise en état de la sacristie romane du cloître. Au prix d'une restauration de celle-ci, en remontant le mur ouest, c'est relativement peu de travail pour un résultat inespéré.

De cette étude, se dégagent les caractéristiques de l'art chalaisien. Il est plus simple, plus pauvre que l'art cistercien, plus modeste, plus fidèle à un plan-type rigoureux pour les abbayes, plus ouvert sur l'extérieur, plus respectueux de la situation des frères convers dont on retrouve souvent la signature au bas des actes notariés. Il faut dire que ces caractères sont en partie liés à la grande pauvreté de ces abbayes, prévues à l'origine pour une douzaine de moines, selon la tradition bénédictine primitive. Il faut dire aussi qu'elles n'ont pas connu l'ampleur, parfois démesurée, des grandes abbayes cisterciennes, devenues riches, dont les moines étaient recrutés le plus souvent dans l'aristocratie, ampleur maintes fois dénoncée par saint Bernard et par les chapitres généraux de l'ordre cistercien.

Marc TERREL